

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU  
du  
JOURNAL,  
Rue du 25 Mai n. 67.

MONTEVIDEO EN PATRIE

PRIX  
de  
L'ABONNEMENT  
3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS

Mercredi 14. — Prise de Königsberg (Prusse) par Napoléon (1807).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE  
du Patriote Français sont transportés, à dater  
du 1er mai, RUE DU 25 MAI, N. 67.

MONTAVIDEO.

M. PICHON,

LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLERVAL.

(Suite et fin.)

Dans notre dernier numéro, nous avons sévèrement et loyalement apprécié la conduite de M. le consul général de France; les conséquences en ont été examinées par nous froidement, et nous avons cru pouvoir lui déclarer, sauf erreur, qu'il y a aujourd'hui dans la population française bien peu de sympathies pour lui.

Nous avons annoncé que nous publierions aujourd'hui quelques considérations sur la conduite de M. le vice-amiral; nous tenons notre parole.

Lorsque la position de Montevideo était le plus critique, M. le vice-amiral Massieu de Clerval s'est présenté dans les eaux de la Plata avec les frégates la *Gloire* et l'*Albatros*. Il venait reprendre en main l'autorité qu'il avait laissée au digne commandant de l'*Aréthuse*, dont la population française de Montevideo gardera éternellement le souvenir.

M. Massieu de Clerval arrivait sans invitation de la part de M. Pichon qui lui laissait ignorer, soit à dessein, soit par négligence, la situation précaire des intérêts français dans cette République.

Avant d'entrer dans l'examen des circonstances qui motivent cet article, nous devons remercier d'abord M. Massieu de Clerval de

son arrivée spontanée sur cette rade, nous devons déclarer que, le lendemain surtout de l'affaire du 2 juin, notre langage vis-à-vis de lui se ressentait un peu trop des impressions du moment, et que, dans nos paroles publiées alors, il y avait plus de jeunesse que d'un propos.

Nous ne dissimulerons pas toutefois les fautes commises; nous saurons manifester aussi nos espérances légitimes.

Aussitôt arrivé, nous comptons que M. Massieu de Clerval convoquerait une assemblée des négociants français notables de Montevideo; qu'il écouterait attentivement leurs justes plaintes, et qu'il aviserait, d'après les inspirations de sa conscience, à un moyen sûr de les faire cesser. Mais nous en sommes persuadé, par un sentiment de dignité expliqué par sa haute position; M. le vice-amiral, au lieu de provoquer les explications, s'est borné à les attendre. Au moment donc où Rosas déclarait Montevideo en état de blocus, au moment où l'on proclamait que ce blocus était sur le point d'être accepté, par le chef d'escadre français, au moment où M. Pichon refusait les expéditions aux navires destinés pour Maldonado, une députation française alla trouver M. le vice-amiral à bord de la *Gloire*. Elle fut parfaitement accueillie; mais il lui fut déclaré avec douleur qu'elle se présentait trop tard, et que le blocus était accepté.

On sait quelles étaient les conséquences de ce blocus, et le décret dont le gouvernement oriental menaçait, dans ce cas, les bouches inutilisées. Il n'y avait, pour nous, que deux alternatives: partir, ou nous armer. Le départ, c'était la ruine; l'armement, c'était l'espérance; la population française s'arma.

Si cet armement est une faute, M. Massieu de Clerval en subit donc sa part de responsabilité, ainsi que M. Pichon par l'acceptation affirmée du blocus de Rosas. M. le comte de Lurde est encore plus coupable: son mémorandum, inséré dans la *Gaceta Mercantil*, accepté en effet positivement le blocus, et sa note du 16 décembre est l'épave la plus solide de notre armement.

La première conséquence de cet armement à peine ébauché fut la circularité d'Orbe en date du 1er avril dernier. Les menaces qu'elle contenait n'étaient un secret pour personne. Si donc M. le vice-amiral voulait arrêter court ce mouvement, dont la conduite était une des causes, il avait à faire une chose bien simple: nous prendre sous la protection de notre drapeau, de ses canons, et exiger formellement d'Orbe des garanties pour la sécurité de nos existences et de nos propriétés.

C'est ce qu'a obtenu, pour les sujets anglais, M. le commodore Purvis. Les anglais, dirait-on, n'étaient pas aussi compromis que nous. Nous soutenons le contraire. Qu'on lise en effet l'adresse envoyée par eux à M. Manville, et à M. le commodore Purvis; qu'on veuille bien peser les expressions dont ils se servent, dans cette pièce, pour qualifier Rosas et son système, et l'on conviendra avec nous que cette influence, reprochée et menacée si clairement dans la circularité du général Orbe, formulée contre eux aux yeux du chef de l'avant-garde de l'armée Rosas, — une accusation terrible.

Il est advenu, dans cette circonstance, ce qui arrive toujours, depuis notre glorieuse révolution de 1830: l'Angleterre obtient, par ses actes, la France de fait. M. Massieu de Clerval a consacré, par sa conduite, cet abaissement systématique de notre pays aux yeux du monde.

Plus tard lorsque Rosas, prévoyant l'opposition des marines étrangères déjà manifestée en partie, eut révoqué hypocritement sa déclaration de blocus, M. Massieu de Clerval, on ignore sous quelle inspiration, donna l'ordre à ses bâtiments de visiter les navires de guerre partant pour Maldonado, et de s'assurer s'ils ne contenaient point dans leurs chargements des armes et des munitions de guerre. Nous avons critiqué alors cette mesure avec assez de franchise et de développements, pour qu'il nous soit permis aujourd'hui d'en résumer les conséquences que voici:

1.° Abandon des Français de Maldonado, compromis par les manifestations non équivo-

ÉPIGRAMME.

A MON AMI A. D.

An Hère.

Quia no ama, no vice.

Ami, tu te souviens de ces heures récentes,  
Où nous laissons aller nos âmes nubieuses.  
Le soir, près de ton feu, quand le vent de la nuit  
Aux campagnes de l'air s'épandait à grand bruit,  
Quand le givre et la neige en figures grotesques  
Dessinaient aux carreaux leurs froides arabesques,  
Ta main innocente agitait les tisons,  
Et nous parlions d'amour, de gloire et de chansons.  
L'été, dans ce jardin tout peuple de scieries,  
Où se plissent d'errer les Muses recueillies (1),  
Le silence discret de nos pas hâsardeux

(1) Le jardin du Luxembourg.

N'aurait même pas les échos parens;  
De joyeux souvenirs nous parlaient à voix basse;  
Ils parlaient; notre cœur les suivait dans l'espace;  
Et le vent, le soleil, les oiseaux familiers  
Créaient dans notre esprit des mondes tout entiers.  
Le spectacle réel de ce monde où nous sommes  
Ne jetait pas en nous de haine pour les hommes;  
Tout en nous était joie, harmonie, abandon,  
Tendresse fraternelle, indulgence et pardon.  
Assise à nos côtés, une sœur au doux rire  
Enquêtait à nos yeux tout ce que l'homme admire;  
Puis, nous prenant le bras, nous guidait à pas lents  
À travers les grandeurs et les enchantements.  
Oh! le cœur d'un ami, c'est un vrai sanctuaire;  
C'est un temple sacré; c'est plus qu'un cœur de frère;  
C'est un vase fidèle, où git en sûreté  
Le secret qui s'échappe avec sincérité.  
Nos secrets! oui, tous deux, nous connaissions les nôtres;  
Tu savais tous les miens; je n'en avais point d'autres;  
Et, ce qui fait surtout que l'on s'aime à vingt ans,

Tu comprenais l'amour, comme je le comprends.  
Ami, tu me blâmais seulement d'une chose,  
C'était d'être avec toi suave et morose,  
De troubler quelquefois involontairement  
L'humble sérénité de ce bonheur charmant,  
Et de vouloir, enfant mobile comme l'onde,  
Éparpiller ma vie aux quatre vents du monde.  
Si bien qu'un jour, Adolphe, il fallut nous quitter;  
L'un de nous dut partir, et l'autre dut rester.  
Je pleurai, tu le sais, lorsque je te dis: "frère,  
" Ta main, oh! donne-moi ta main, que je la serre!"  
Ami, je n'avais pas prévu le lendemain,  
Car la douce Amitié m'eut fermé le chemin!

J'ai donc passé les mers, et le Brésil splendide  
A fatigué l'ardeur de mon regard avide.  
Le Tropique a des nuits, où la chaleur du jour  
Abandonne en fuyant comme un parfum d'amour;  
Où le cœur oppressé palpite et se tourmente  
Aux vagues souvenirs de la patrie absente;

ques des Français de Monte-Ideo, armés par la faute de leurs représentants;

2.° Prêdication portée au commerce Français, puisque ces armées et munitions de guerre pouvaient être envoyés sur d'autres navires, sous la juridiction de chefs plus tolérants;

3.° Hommage rendu à Rosas qui a dû prendre cette détermination pour un regret tardif de ne point avoir accepté le blâme.

Aujourd'hui, des événements sérieux nécessitent l'intervention de M. le vice-amiral français. L'armée de Rosas a ravagé des propriétés françaises situées au Cerro; elle a tué, sans distinction de nation, des étrangers de tout pays; elle a forcé à s'incorporer à elle des citoyens Français, comme le prouve l'attestation d'un de nos compatriotes, sur lequel cette violence a été opérée. De pareils excès imposent à M. de Chival des devoirs sérieux; il les remplira, nous en sommes convaincu.

Déjà M. le commandant de l'Éclair est allé en mission au camp d'Orbe; M. le vice-amiral, personnellement, a employé les démarches les plus actives pour s'assurer de l'exactitude des faits. L'espérance nous est donc permise.

On a parlé de grands établissements, qui, dans cette crise, réclament impérieusement une protection immédiate. Nous embrassons complètement cet avis; mais nous ajouterons qu'à nos yeux, et aux yeux de bien des législateurs, celui qui perd 100 francs, fruit de son travail, celui dont la vie est attaquée ou simplement menacée, n'a rien de notre protection de notre pavillon et de nos armes, aussi bien et à aussi ju te titre que le plus riche propriétaire lésé.

Nous avons terminé notre tâche. Nous avouerons, avant de passer la plume, que la conduite de M. Pichon et de Lurilo a continuellement posé des entraves à la bonne volonté de notre vieil amiral. Mais, qu'il fasse abstraction de ces difficultés, qu'il voie et touche lui-même les sanglants ravages dont nous sommes témoins; et qu'ensuite il agisse immédiatement d'après les conseils de son cœur. Ce sera pour lui un guide irréprochable.

A. DELACOUR.

Voiri l'article du Courrier d'Outre Mer, que nous annonçons à nos lecteurs dans notre dernier numéro:

Une des missions du Courrier d'Outre Mer, et ce n'est pas la moins importante, est de donner à l'Europe une idée claire et précise de la situation actuelle des différents états de l'Amérique du Sud, de leur organisation politique et de leurs ressources commerciales: notions qui sont loin d'être suffisamment répandues en Europe, où, au contraire, les hommes même les plus instruits vivent dans une déplorable ignorance de tout ce qui se fait dans cette partie importante du continent américain.

Où, seul, le cœur se plain sans trop savoir pourquoi; Où l'on sent le besoin d'un ami près de soi. Plus tard, quand je touchai la Bende Orientale, J'interrogeai, mais en vain, ta jeunesse amicale. . . Mais pourquoi l'attristes, en te parlant de moi? Mes douleurs ne devraient pas exister pour toi; Aujourd'hui, mon tour cesse d'être inutile. Et le travail distrait ma fermeté tranquille.

Ma bonne mère, hélas! tenant avec tristesse La main de mon enfant dans sa main qui la presse, Me dit: "Té pars, mon fils; reviendras-tu jamais? " Qui le sait? nul d'ici. Mais promets moi, promets " De rester étranger aux luttes politiques; " On égare là bas sur les places publiques. (1) Oh! l'amour d'une mère! Amour vast et profond! Faiblesse à la surface, et dévouement au fond.

(1) Je devais primitivement me fixer à Baños-Ayres.

ricain, à moins que leurs études spéciales ne les obligent à s'en occuper.

Et cependant, on ne peut le nier, voici déjà quelque temps que l'attention publique a été éveillée sur ce sujet; mais le manque de notions précises et de données exactes décourage presque toujours cette curiosité si précieuse pour l'avenir des pays qui en sont l'objet. On sait seulement que des ruines de sang coulent dans ce pays si richement doté des dons de la nature et qu'un voile lugubre couvre presque toujours ces contrées si favorisées du ciel.

Disons maintenant nous puissons écart ces sanglants tableaux dans les nouvelles que nous aurons occasion de donner de temps en temps sur le pays et que nous n'ayons plus à nous occuper que des arts utiles et glorieux de la paix, du développement du commerce et de l'industrie et de l'importance des immenses ressources du sol! Mais si nous avons à nous occuper de sanglants péripéties qui marquent l'existence de ces grandes populations et le difficile équilibre de la liberté politique, nous le ferons du moins avec cette modération, avec cette impartialité, avec cette noble et sincère indépendance qui doivent honorer de hommes so cés de sa ouir les malheurs, les fautes ou même les crimes de leurs propres frères. On ne trouve jamais dans nos colonnes le pus faiblesse ha des haines politiques et de parti; nous rapportons les faits avec sincérité, nous en déduisons énergiquement les conséquences et au lieu d'envenimer les querelles, dont le commerce est toujours victime en définitive, nous ferons tous nos efforts pour les calmer et pour réconcilier les fils d'une même patrie, qui parlent la même langue et dont les divisions ne peuvent profiter qu'à leurs ennemis communs.

Nous savons qu'il existe une politique défectueuse, dont les procédés sont diamétralement opposés à la conduite dont nous venons de tracer les principaux traits; une politique qui consiste à voir avec satisfaction les querelles et les dissensions civiles, à les provoquer, à les fomentées, à les aggraver. Dans le même temps qu'elle fait entendre des paroles de concord, elle sème sourdement la guerre, excite les rivalités et attise les haines. Le but qu'elle se propose est: *diviser pour régner*, selon un ancien proverbe de la langue politique. Nous n'avons pas besoin de nommer la nation qui nourrit cette politique machiavélique qui, jusqu'à ce jour, paraît lui avoir rapporté les plus riches profits. Grâce au ciel, le triomphe de l'injustice n'a un temps marqué les peuples se sont élevés, et qu'ils étaient le point de mire de l'astucieuse politique anglaise, et sur tous les points du globe, il y a aujourd'hui une réaction en faveur des principes de la liberté réelle du commerce: liberté que l'Angleterre confisquait à

Mère, pardon d'avoir oublié ta parole! Ton âme n'aura pas à rougir de mon rôle.

La jeune république en mère m'a reçu; J'ai fait emploi pour tous de tout ce que j'ai eu. Ma politique est franche, ardente et joveuse; Je n'ai pas revêtu cette robe virile, Qui, tout en nous couvrant de ses plus sérieux, Laisse au regard cet âge où nous enous moins vient. Il m'est donné parfois d'entendre la musique, Des voix qui font vibrer mon âme sympathique, D'admirer, comme autrefois, l'expansive gaïeté, La gentillesse vive, et la grâce beauté.

Ami, jamais pourtant, jamais je ne t'oublie; Ton souvenir en moi croît et se multiplie. Tu sors, j'y pense encor, comme je pense à toi: Et, toi, ma famille, est-ce pas toujours moi?

en profit, alors même que, par ses paroles, elle semblait lui rendre hommage.

(La suite au prochain numéro.)

DEPARTEMENT DE POLICE.

Montevideo, 12 juin 1843.

Il vient de se présenter, le nommé Vicente Rosales, âgé de 14 ans, tué par une balle reçue à la poitrine, et blessé entre les épaules. Il a écrit que, vendredi dernier, lui Vicente, se rendit au Cerro à la suite de la légion d'honneur, et que son fils José sortit au delà des fortifications pour chercher des légumes; que, lorsqu'il revint du Cerro, il vint à son père et qu'il ne revenait pas, et qu'il fut inquiet de son sort jusqu'à ce qu'il se mit à sa recherche. Il se décida à prendre ce parti, parce que ses compatriotes lui avaient dit qu'il avait été tué par les ennemis. Il regarda, il chercha partout; enfin il le trouva mort dans un fossé où il y avait d'Hermonet. Il le chargea sur ses épaules, et arriva ainsi jusqu'aux portes de cette capitale, où d'autres compatriotes, touchés de compassion, le placèrent sur un cuir, et aidèrent à le porter jusqu'à la police.

J'ai fait transporter le cadavre à l'hôpital, pour qu'il fut reconnu par les médecins, et j'ai arrêté à ce sujet des mesures convenables.

C'est avec douleur que je communique ce triste événement à votre excellence.

Que Dieu vous garde de nombreuses années.

Antes LAMAS.

A. S. E. M. le ministre du gouvernement et des affaires extérieures, D. Santiago Vasquez.

Par le paquebot Euphrasia, arrivé hier, nous avons reçu la confirmation de l'importante nouvelle de la déroute à Montevideo de Gallo, avec les troupes que l'ennemi Rosas avait mises sous son commandement.

Extrait du Constitucional.

M. le commandant de la forteresse du Cerro a donné asile à un grand nombre de familles étrangères, qui implorent sa protection. Cette conduite fait contraste avec celle des hordes de Rosas.

Hier et avant-hier, les bataillons de Volontaires Français ont fait une sortie; en leur présence, l'ennemi a pris lâchement la fuite. Aujourd'hui parmi les corps destinés à la sortie de chaque jour, se trouvait l'important bataillon de Brigue Française, avec son brave commandant et M. le colonel Thiébaud, qui abandonne jamais notre compatriotes.

L'accompagnement notre irrésistible cavalerie, commandée par le brave Sosa, le 1er Bataillon sous les ordres du colonel Lavandero, le bataillon Leheric, et une partie du 5ème; un combat très vif fut entretenu avec l'ennemi; les braves soldats de Rosas ont éprouvé une gran-

Tim père, je le vois, quand, hier de le comprendre. Le mot parle au cœur d'assés de l'entendre (3)....

—Je vous reverrai tous.—Le jeune Paris Reverta près de toi ta bonne Maria; Le collège, où, bien loin de ce monde qui raille, Nos promesses à deux le long de la maraille.

Venaient les temps meilleurs, des soleils plus tranquilles; On se réclamerait, loin des gâchettes civiles, Dans notre lit et nos bras, dans notre être vermeil, Ma place à ton foyer, ma place à ton soleil.

Adolphe DELACOUR.

Montevideo, 13 juin 1843.

(3) M. A. D. directeur, à Paris, de l'Institut Royal des Sciences et des Arts.

de parer, les coups assurés de l'artillerie des Volontaires Français ont été fatal à l'ennemi.

Notre cavalerie a repoussé celle de l'ennemi. Le commandant Sosa a frappé de sa lance un des cavaliers fuyards.

Nos soldats se sont admirablement conduits.

Les braves français sont les dignes soldats de la liberté: ils méritent les plus grands éloges.

Voici le résultat de la journée: 5 prisonniers, 9 morts, de mules et chevaux, les uns sans les autres, et le harnais.

De notre côté, le lieutenant Guierrez et le sergent Lopez, du bataillon Liberté, ainsi qu'un soldat, ont été blessés.

L'illustre général Pz, est sorti avec nos troupes.

AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

Le *Repartidor* du *Patriote* étant changé, nous prions ceux de nos souscripteurs qui n'auraient pas reçu le journal depuis deux jours, de vouloir bien adresser leurs réclamations au bureau du journal.

FRANCE.

(Paris 13 mars.)

La chambre des députés autorisa la lecture des deux propositions qui étaient soumises à l'examen de ses bureaux. La première, celle de M. D'Argout de Hauterive, tendant à substituer le vote public au scrutin secret, a rencontré quelques contradicteurs sans être sérieusement combattue. Son conviction, son embarras, un certain nombre de ministériels s'ingèrent de l'accueillir avec le même empressement que l'opposition. L'habileté donner ce matin à la lecture a été presque unanime. Cette émulatio n'est de bon augure, et pour peu qu'elle se maintienne, nous pourrions espérer de voir prochainement la publicité du vote introduite comme règle dans les délibérations de la chambre.

L'autre proposition, relative à la réforme parlementaire, n'a mérité pas, surant les feuilles ministérielles, d'arrêter un instant l'assemblée. Celle-ci en a jugé autrement, et malgré les arguments factieux du *Journal des Débats*, cinq bureaux sur neuf ont autorisé la lecture. La majorité est donc d'avis qu'il y a un abus à réprimer, un danger à craindre, et, sans se prononcer en ore sur le moyen qui est indiqué par M. de Sade pour préserver l'indépendance de la représentation nationale contre l'envahissement des fonctionnaires publics, elle entend du moins que la question soit publiquement débattue. Cette première réponse de la majorité ramènera peut-être au sérieux ces ministériels folâtres que le vote des fonds secrets a mis en joie, et qui n'aboutent plus que pour en goguenarder les discussions politiques.

Que peuvent penser les hommes sages d'un gouvernement, d'un parti qui, chaque fois que la réforme parlementaire est agitée ne savent répondre à l'opposition que par ce beau raisonnement: A quoi bon, disent-ils, une mesure législative pour contenir l'ambition des députés fonctionnaires? Si l'opposition trouve que ces derniers sont en trop grand nombre à la chambre, qu'elle empêche ceux de ses membres qui appartiennent à l'administration de renoncer à leur mandat législatif?—Et c'est cette grosse bouffonnerie qu'on reproduit pour la vingtième fois et qui aura peut-être se faire jour encore à la tribune!

Sommes-nous donc dans un pays où il y ait des règles spéciales applicables à une opinion, à un parti et non pas aux autres? Tandis que le ministère a toujours sous la main une légion des subalternes pour qui la députation s'offre moins comme une mission honorable à recevoir, comme un devoir à remplir, que comme une situation à exploiter, faut-il que l'opposition, qui n'a guère à présenter à ses candidats que la perspective de longs et énormes sacrifices, se prive volontairement du concours de ceux des fonctionnaires que la loi rend éligibles et que leur désintéressement appelle dans ses rangs? A tous les privilèges qu'établit en faveur des ministériels la puissance révoltante du pouvoir, faut-il encore qu'ils jouent celui-là? Quand un homme s'est signalé dans les fonctions publiques par une indépen-

dance qui l'honore, faut-il que celui-là seul, par exception, soit écarté de l'enceinte législative, tandis que toutes les portes sont ouvertes aux ambitions vulgaires qui viennent pour faire leurs affaires, pour enlever une place, un titre, ou de l'avancement?

Les prétendus conservateurs affectent de mettre en doute la sincérité de la gauche constitutionnelle dans les demandes de réforme qu'elle a formulées. Mais que ne la prennent-ils au mot? Qui les empêche de la soumettre à la loi qu'elle trouverait si dure, si intolérable, à en croire leurs déclarations? Il dépend d'eux de la condamner au désintéressement; pourquoi ne le font-ils pas?

— Pourquoi? La raison est bien simple, c'est qu'ils devraient s'y condamner eux-mêmes, et ils sentent parfaitement qu'ils ne gagneraient rien à cette loi d'égalité.

Les deux principales objections, celle de l'espèce d'interdit que les incompatibilités déterminées auraient fait peser sur des membres de la chambre récemment élus, et celle beaucoup plus grave des inconvénients que pourrait offrir l'exclusion systématique des fonctionnaires publics, ces deux objections n'étant point applicables à la proposition de M. de Sade, nous ne voyons aucune raison de ne pas l'admettre, et malgré les termes très mesurés dans lesquels elle a été conçue, nous ne doutons pas qu'elle ne soit efficace pour combattre les vices de la législation actuelle.

Quelques esprits élevés et hardis, nous le savons, regrettaient que l'opposition n'en tienne à un expédient d'un caractère restrictif, et qui doit être, suivant eux, d'un effet insuffisant pour combattre un abus dont ils sont frappés comme nous. Ils voudraient qu'au lieu de songer à limiter ainsi l'action du gouvernement et le choix des électeurs, l'opposition applât le pays, par le larges et profondes réformes, à influer d'une manière plus directe et plus décisive sur la direction de ses propres affaires. C'est là une considération qui nous touche; et, si nous pensons qu'il y eût la moindre chance de faire prévaloir un système plus libéral, plus vaste, qui, en conciliant les intérêts de l'ordre avec le droit des citoyens, mit, par une autre voie, un terme aux abus dont nous sommes témoins, nous renoncions sans hésiter aux modifications modestes, mais utiles, proposées aujourd'hui. Mais, ce que nous craignons, c'est que les vices du régime actuel se perpétuent et ne faisant que s'accroître, le gouvernement représentatif ne s'altère et ne se dénature aux yeux des peuples, avant que ces réformes larges et généreuses, entreprises dès à présent par des hommes tels que M. de Lamartine, soient venues le régénérer.

Au reste, ce n'est pas de ce point de vue évidemment que le parti des bornes combattra la proposition de M. de Sade; et comme il s'agit en ce moment ou d'obtenir cette simple atténuation à un mal connu, constaté, ou de rester enfermé dans le texte immobile de la législation existante, nous optons pour la réforme incomplète mais nécessaire demandée par l'opposition.

(Siecle.)

Il faut relever la ville de la Pointe-à-Pitre.

Les dons et les offres de secours affluent de tous côtés. La religion et l'humanité manifestent leur puissance en faveur de ce malheureux de la Grande-Anse. Quelques jours ont suffi, depuis la fatale nouvelle, pour faire écarter les plus surs préjugés d'une opinion générale qui pourra surpasser tous les exemples connus.

Notre somme prêt dans l'usage de recevoir des contributions; mais nous indiquons à tout venant les bureaux où l'on peut apporter son offrande, et d'abord celui de M. Marbeuf, trésorier central du comité organisé par M. le ministre de la marine, à l'instar de celui de 1829, après le tremblement de terre de la Martinique.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Entrée du 13 juin.

Rio Janeiro 23 mai, golette *Bella Sofia*; de Gltx. cap J. D. Dominici, à l'ordre avec 1 passager,

340 c. mais, 70 id., aricots, 45 rouleaux tabac 40 caisses choux, 40 sacs farine mendioca, 31 id. riz, 10 bques morue, 10 sacs café, 20 bques sucre, 10 sacs café, 5 sacs farin, 1 caisse fromage.

Genes 27 mars, brick *Santo José*, 301 tx., cap. J. Sicard Roux à Ramsley, avec 22 passagers, équipage 16 hommes, 854 p. pas vin, 60 demi id., 37 p. pas eau de vie, 40 barrils vin, 8 colles marchandises diverses, 190 caissons vernicelle, far, plomb, bois, et une voiture.

Maldonado, 3 navires avec vivres et bestiaux. Sta. Lucie, barque *Elisabeth*, avec 1000 brebis.

LE COURRIER D'OUTRE-MER.

Journal politique, littéraire, commercial et industriel.

Ce journal, le plus complet par l'importance et le choix des matières, est aussi, comme exécution typographique, le plus riche des grands journaux qui se publient en France. Le *Courrier d'Outre-Mer* est fait spécialement pour les colonies espagnoles et les divers autres points de l'Amérique du Sud. Ses fondateurs se sont proposé de s'occuper sans relâche des intérêts qui touchent chaque jour davantage l'avenir de cette partie du monde à l'avenir en y pensant; de faire connaître à l'Amérique, d'une manière régulière et sûre, les mouvements divers de la politique, de l'industrie, du commerce et de la littérature en Europe, et, en même temps, de mettre en rapport tous les centres de population de l'Amérique méridionale par la communication continue des mouvements et des progrès qui marquent la vie de chacun d'eux. Enfin les fondateurs de ce journal ont voulu surtout élever une tribune assez favorablement placée pour que la défense des intérêts américains put y être présentée avec quelque autorité, et obtenir, pour les graves questions qui s'y rattachent, l'attention et l'importance qu'on leur a, malheureusement pour tous, refusées jusqu'à ce jour.

Le *Courrier d'Outre-Mer* se publie en même temps à Paris et à Madrid. Les écrivains les plus distingués de ces deux capitales concourent à sa rédaction. Le corps du journal est écrit en espagnol. Le feuilleton seul est à la fois en espagnol et en français.

Ce journal étant, comme nous l'avons dit, spécialement fait pour l'outre-mer, la quotidienneté de publication devenait inutile et eût même nuï à la valeur du journal, sous le rapport de l'exactitude des nouvelles, qu'une feuille quotidienne ne peut pas toujours vérifier. Les éditeurs du *Courrier d'outre-mer* ont préféré, judicieusement, publier, tous les cinq jours, une livraison contenant à peu près la matière de cinq journaux ordinaires.

Dans chacune de ces livraisons on trouve, à côté du développement des plus graves questions politiques, coloniales et industrielles, un tableau complet des nouvelles diverses et des faits politiques les plus importants, une Bulletin des débats parlementaires, puis, après la revue des tribunaux, une chronique spirituelle des théâtres, des salons, en un mot de la *façon* artistique et financière de Paris.—Les découvertes de la science, les progrès et les perfectionnements de l'industrie et des arts sont enregistrés avec régularité dans le *Courrier d'outre-mer* et il n'est pas jusqu'aux mouvements capricieux de la mode parisienne qui n'y soient constatés avec la plus grande exactitude dans des feuilletons spéciaux, accompagnés de gravures, dont l'exécution soignée dépasse de beaucoup tout ce qu'on a publié jusqu'à ce jour les recueils de mode les plus élégants.

Ces dessins, reproduisant les variations de costume, de coiffure ou d'ameublement, ne sont pas les seuls que publie le *Courrier d'outre-mer*; les biographies des célébrités contemporaines y sont accompagnées des portraits de ces demi-Dieux du jour. Une des livraisons du mois de mars dernier contient un portrait remarquable de l'auteur des *Paroles d'un Croquant*, M. F. de Lamennais.

Les trente quatre premières livraisons du *Courrier d'outre-mer*, se trouvent à Montevideo au bureau de correspondance de ce journal, rue de Buenos-Ayres, (St. Sébastien, n.º 72 bis) à côté de la maison Lorenzo Pérez.

Les personnes qui voudront recevoir à domicile les livraisons du *Courrier d'outre-mer* le jour même, ou le lendemain, de leur arrivée à Montevideo, devront souscrire au moins pour un trimestre.

Prix de la souscription pour trois mois: 6 patacon 219 reis.

L'abbé Desombres, dont les services, comme aumônier du régiment des Volontaires Français, ont été agréés par le chef du corps et confirmés par l'autorité locale et ecclésiastique, a l'honneur d'annoncer à ses frères d'armes que, pour tous les secours spirituels de sa compétence, comme au-si dans l'exercice des devoirs dont il s'est chargé, il est, dès ce moment, à la disposition de toutes les familles, dont es chefs auront pris les armes pour une cause aussi sainte que nationale.

S'adresser à l'Hôpital de la Charité, où demeure M. Pannômier, et, dans le cas où il ne se trouverait pas chez lui, laisser une adresse au bureau de l'intendance, qui se trouve à main gauche, en entrant dans la cour de l'hôpital.

**AVIS DE POLICE.**

Par ordre de M. le chef politique et de police, les habitans de cette capitale sont prévenus, que l'edit du 17 février dernier, est en pleine vigueur, et, afin que personne n'ignore ses articles, il ordonne qu'il soit publié pendant trois jours consécutifs.

Montevideo le 9 Juin 1843.

Le 1er officier de police,  
**ANTONIO PILLADO.**

Le chef politique et de police du département, avec autorisation supérieure, ordonne :

Art. 1er. Il est défendu de lancer des pétards, fusées, et tous autres projectiles; d'allumer des feux, d'arborer des signaux et bannières, d'élever des globes ou tout autre signal qui pourrait faire supposer une communication ou des intelligences illicites. Sont seulement exceptées de cette disposition les maisons consacrées pour les relations avec leur patrie nationale.

Art. 2. Est défendue la réunion des groupes dans les rues et les places, et, à partir de 7 heures du soir, on ne pourra se promener plus de trois, si ce n'est pour le service public.

Art. 3. La violation d'une seule de ces dispositions sera considérée comme un acte d'insubordination en présence de l'ennemi, et punie de la peine capitale.

Montevideo, 17 février 1843.

Andrés LAMAS.

**AVIS.**

M. le capitaine de *l'Égrette*, est prié de passer au bureau du *Patriote*, pour affaire qui le concerne.

**ARMES DE CHASSE et DE GUERRE.**

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue-Coste aîné, maison Lavalaja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

M. Viglezzi, ex-capitaine d'état-major, pas écarlaine de la compagnie d'ambulance prie les personnes qui voudront faire partie de ladite compagnie, de vouloir bien se faire inscrire au bureau de l'économé à l'hôpital français.

VIGLEZZI.

*Avis de la Salle de Commerce.*

Le directeur de la Salle de Commerce fait savoir au public que les packets entre Montevideo et Buenos-Ayres, ayant perdu toute qualité, et se trouvant désormais considérés comme navires marchands, les signaux de sortie ne se feront plus comme antérieurement, mais seulement sur l'ardoise, et lorsqu'ils se feront aviser, ils mettront, comme navires marchands, les pavillons de leurs nations. Le packet anglais sera le seul qui sera signalé comme auparavant.

Les lettres de nos souscripteurs ne seront admises, pour le départ, qu'avec un paiement de 6 vint ns pour chacune.

Le Directeur,

J. ROSSELLAS.

**AVIS IMPORTANT.**

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'orthographe, la géographie, l'histoire, etc., qu'elles puissent se procurer à domicile ou chez elle. Les succès qu'elles ont obtenus les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforcent de mériter de plus en plus.

**AVISO.**

Las personas que tengan relaciones de negocios, con mi ex-dependiente D. Pedro Tilbet, se servirán presentarse el día lunes 13 del corriente en casa de D. Juan Laphin; de las 11 a las 2 de la tarde.

Les personnes qui auraient eu quelques relations d'affaires avec mon ex-commis, M. Pierre Tilbet, sont priées de se présenter lundi le 13 du courant chez M. Laphin, de onze heures à deux de l'après-midi.

**HOPITAL FRANCAIS.**

L'hôpital a besoin d'une compagnie de quarante hommes d'ambulance. Ils auront exactement les mêmes droits que les légionnaires, à dater de leur engagement. Les Français qui voudraient en faire partie n'ont qu'à se présenter à l'hôpital, rue de Sarandi près le marché où le directeur leur fera connaître les conditions.

**AVIS.**

Les personnes qui ont confectionné des effets pour les chasseurs basques, et dont le paiement ne serait pas effectué, sont priées de présenter leurs bons chez M. Oyénari, dans les 18 heures à partir du premier juin 1843.

Le sieur Lemets, armurier, fait savoir aux Volontaires de la légion qu'ils trouveront chez lui des couteaux-sabres de sa confection, dessinés à propos et à un prix modéré. Rue du 25 Mai, n° 6.

**AVIS.**

Maison Honoré Gasparin, platero, rue del Riucón, on achète or vieux, argent et cuivre.

**AVIS A MES COMPATRIOTES**

*Et aux défenseurs de la liberté.*

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,

THIEBAUT.

**HOPITAL FRANCAIS.**

On soucrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue del Riucón.

**AVIS DIVERS.**

**AVIS.**

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désirent que, pour diminuer les fatigues auxquelles elles se sont généralement soumises, une souscription à domicile soit ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue Riucón.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille *la Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et *la Parisienne*.

**AVIS.**

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

**INSTRUCTIONS D'INFANTERIE**, qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des échelons; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signaux de commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à la dite imprimerie, et chez Domech ou chez Varela, place de la Constitution.

**AVIS IMPORTANT:**

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service; et leur ouvrage leur sera payé.

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.